

Jean McEwen

«L'important, dans un tableau, c'est la poésie qui s'en dégage».



Mauves traversant les gris.

■ Ce n'est pas en théoricien que peint Jean McEwen. Bien qu'on puisse lui trouver une filiation, il n'appartient à proprement parler à aucun des grands courants répertoriés de la peinture contemporaine. Il peint, semble-t-il, pour le plaisir de peindre, pour transcrire sur une surface plane l'enchantement de ses sens par des couleurs souvent vives mais jamais crues, infiniment nuancées au contraire, qui sont une joie pour les yeux; pour traduire la poésie indéfinissable d'une lumière qui circule lentement, sans cesse, à travers des couleurs diaphanes, affleurant çà et là en taches plus ou moins diffuses comme les rayons de la lumière solaire percent sous les nuages légers et mouvants d'un ciel voilé. Une dette envers Monet, sans aucun doute, ou plutôt une affinité sensitive avec le grand ancêtre: un monde perçu en masses vibrantes de couleurs travaillées par l'air et par la lumière.

L'ensemble des six toiles de Jean McEwen intitulées «Suite parisienne» et présentées au Centre culturel canadien de Paris au printemps dernier font pénétrer dans un univers lyrique, harmonieux et gorgé de poésie, sans référence à une réalité objective quelconque, sans parti pris d'abstraction non plus. Comme dans la musique, la représentation s'efface devant l'expression et c'est sans doute la raison pour laquelle les six toiles de McEwen guident l'intuition et éveillent le sentiment beaucoup plus qu'elles ne provoquent la réflexion. Le sens des toiles de Jean McEwen n'est pas à chercher hors d'elles-mêmes, mais à l'intérieur d'elles-mêmes, car le sujet de l'œuvre n'est pas autre chose que le tableau en tant que surface peinte traduisant les jeux subtils de la couleur et de la lumière, même si l'artiste s'est nourri d'un ciel pommelée ou d'une rivière aux mille reflets. Ce qu'il a retenu de ces phénomènes naturels, en effet, n'est pas une forme, quelque transfigurée qu'elle soit, mais un enchantement sensoriel auquel il a cédé.

Les six toiles de la «Suite parisienne» sont faites de la même pâte très fine, travaillée en touches légères, presque pastellisées. On y distingue toujours deux lignes verticales, traits de couleur à demi effacés qui structurent l'espace latéral. Des mauves ou des bleus traversent en légers tourbillons ascendants ou descendants des rouges, des bruns, des jaunes d'or, des gris, couleurs dominantes de la toile, tandis que d'autres teintes apparaissent en transparence par toutes petites taches dans un espace où la lumière circule en filigrane, quand elle ne perce pas. Les teintes évoluent du haut en bas de la toile: les bruns, par exemple, deviennent de plus en plus denses vers le haut dans «Mauves traversant les bruns». Une poussée verticale anime le tableau et le fait vibrer. La «Suite parisienne» de Jean McEwen est le développement très subtil et fascinant de variations infinies sur la lumière.

Jean McEwen est né à Montréal en 1923. Il publie ses premiers poèmes à vingt ans, puis commence à peindre à Paris, où il reste un an. Influencé d'abord par l'école automatiste dont le chef de file était le peintre montréalais Borduas, il s'en sépare en 1955. Il travaille alors à plusieurs séries de peintures monochromes, dramatiques et somptueuses. Vers 1965, sa peinture se dépouille presque complètement: il utilise l'acrylique de préférence à l'huile et ses compositions deviennent transparentes avec une structure presque géométrique. Au bout de trois ans de cette expérience, il reprend l'usage de l'huile et laisse libre cours à son instinct romantique dans des toiles transparentes où tourbillonnent des blancs vaporeux. En 1976, il produit une série de toiles blanches, puis grises et mauves.

En 1977, il revient pour un an à Paris après vingt-cinq ans d'absence. Il peint les six tableaux de la «Suite parisienne» où la couleur est réapparue.